Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 10 (1967)

Heft: 4

Artikel: Le mythe de la Suisse chetz Rousseau et chez Victor Hugo

Autor: Cornuz, Jeanlouis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869824

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MYTHE DE LA SUISSE CHEZ ROUSSEAU ET CHEZ VICTOR HUGO

Si nous ouvrons le dictionnaire Larousse, nous trouvons du mot *mythe* la définition suivante : « Récit des temps fabuleux et héroïques. » Ou encore : « Récit imaginaire qui comporte souvent une signification cachée et symbolique. »

Ce n'est pas tout à fait dans ce sens, cependant, que j'utiliserai le mot. Mais bien plutôt : « Image poétique, expression poétique et imagée d'une vérité, d'une réalité. »

Retenons l'idée d'*expression poétique* d'une réalité considérée (en l'occurrence la Suisse). A la connaissance scientifique et précise de l'objet, la pensée mythique préfère substituer une expression imagée de cet objet, à travers laquelle elle exprime certains thèmes de prédilection. Au lieu de décrire la Suisse, comme pourrait le faire le géographe, ou l'historien, ou le sociologue, la pensée mythique la désigne au moyen de clichés, d'expressions toutes faites, qui comportent sans doute une part de vérité, mais qui comportent aussi une part de poésie, ou de légende, si l'on préfère. Ainsi, lorsque dans l'un de nos chants nationaux, les Suisses sont désignés comme « le peuple des bergers », nous dirons qu'il y a *mythe,* expression mythique de la réalité suisse. Car il est bien évident qu'à un moment donné de son histoire, la Suisse a été la terre d'un « peuple de bergers ». Il est évident qu'aujourd'hui encore, un certain nombre de Suisses exercent cette honorable profession. Mais il est non moins évident que dans leur ensemble, les Suisses ont cessé d'être... etc.

Certes, il est déjà question de la Suisse avant Rousseau, et les écrivains qui en parlent ne se bornent pas tous à la décrire en savants. C'est ainsi que lorsqu'il arrive « au pied des Alpes », « au milieu des neiges », « le Suisse Voltaire » [1] parle de la Suisse : C'est un petit

[1] Cf. Correspondance des années 1755 et suivantes.

pays, « un petit ermitage », « le long des bords du beau lac Léman », où il engage Rousseau à venir le rejoindre, « jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches et brouter nos herbes » [1]. Voilà le ton donné : la Suisse alliée à l'idée de liberté, de simplicité, de vie rustique.

Par la suite, rédigeant ou tout au moins inspirant l'article de l'Encyclopédie consacré à la Suisse [2], Voltaire développera ces thèmes: Les Waldstaetten, qui « gémissaient » dans « un affreux esclavage », sont « les immortels fondateurs de la liberté helvétique » (on note la tendance aux clichés !). Sans la difficulté qu'il y a à prononcer leurs noms — Melchtal, Stauffacher, etc. — ils seraient devenus justement célèbres ! Mais la liberté n'est pas le seul trait qu'il convient de relever : la Suisse étant une démocratie, et la démocratie étant, si l'on en croit Montesquieu, inapte à mener des guerres offensives, il en résulte qu'elle est neutre. D'autre part, la paix règne entre les différentes confessions, catholique et réformée. D'autre part encore, tous les citoyens sont égaux [3] : « L'égalité, le partage naturel des hommes y subsistent autant qu'il est possible ; les lois y sont douces ; un tel pays doit rester libre... » [4]

« Citoyen de Genève », Jean-Jacques Rousseau a parlé de la Suisse tout au long de son œuvre. Et toujours, il l'allie aux idées de liberté, d'égalité, de fraternité, de simplicité vertueuse, donc de bonheur. On connaît le passage fameux du Troisième Discours [5], dans lequel il rapporte les paroles que son père lui adressait :

« Jean-Jacques, aime ton pays ! (...) Vois-tu ces bons Genevois ? Ils sont tous amis, ils sont tous frères, la joie et la concorde règnent au milieu d'eux », ce qui pour un homme qui s'apprêtait à s'enfuir à l'étranger à la suite d'une rixe de café est assez remarquable !

Ailleurs, racontant son retour en Suisse de 1762, Rousseau écrit ces lignes non moins fameuses :

« En entrant sur le territoire de Berne, je fis arrêter ; je descendis, je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, et m'écriai dans

---

[1] Cf. la célèbre lettre à Rousseau de 1755 au sujet du Discours sur l'Origine de l'Inégalité parmi les Hommes.

[2] Tome XXXII, pp. 100-118, article signé D. J., reproduisant jusqu'au mot à mot un passage de l'*Essai sur les Mœurs,* LXVII.

[3] Comme on voit, l'auteur de l'article ne distingue nullement entre les habitants des bailliages (Vaud) et les citoyens des cantons proprement dits.

[4] Article cité.

[5] Note de la *Lettre à d'Alembert.*

mon transport : Ciel protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté. »[1]

Nous nous bornerons pour le présent propos à examiner un passage de la *Nouvelle Héloïse,* celui où Saint-Preux « explique » à Julie le paysage qu'elle a sous les yeux, de la barque où ils se trouvent, en face de Clarens :

« En l'écartant de nos côtes, j'aimais à lui faire admirer les riches et charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyants et parés de toutes parts forment un tableau ravissant ; où la terre partout cultivée et partout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, et qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misère, je lui faisais sensiblement distinguer les différents effets des deux gouvernements, pour la richesse, le nombre et le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disais-je, que la terre ouvre son sein fertile et prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté ; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les tristes masures, la bruyère et les ronces qui couvrent une terre à demi déserte annoncent de loin qu'un maître absent y domine, et qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas. »[2]

Texte remarquable à plus d'un égard ! Commençons par en préciser les circonstances. Si l'on en croit Henri Coulet et Bernard Guyon[3], la promenade sur le lac qui mène Saint-Preux et Julie jusqu'à Meillerie revoir les lieux où le héros séjourna quelques années plus tôt date de l'été 1744[4]. Cette année-là, Rousseau lui-même revenait de Venise par le Valais et Genève, après s'être querellé avec l'ambassadeur Montaigu. Mais les souvenirs et les impressions qui lui ont servi à écrire son roman, au cours des années 1756 à 1758, pourraient bien remonter à 1730. Dès cette année, se rendant de Lausanne à Vevey pour y visiter les lieux qui virent naître Madame de Warens, Rousseau y voit le pays de ses rêves, une terre de liberté où tout naturellement il établira les héros de son livre. Et sans doute, ces impressions furent-elles rafraîchies par le voyage en bateau de

---

[1] *Confessions,* Livre XI, conclusion.
[2] *Nouvelle Héloïse,* Partie IV, chapitre 17.
[3] Dans l'édition de la Pléiade, NRF.
[4] Toujours selon Bernard Guyon, le séjour à Meillerie est de 1734.

l'arrière-été 1754, qui mena le « Citoyen » fraîchement réintroduit dans ses droits précisément sur les lieux qu'il décrit.

Mil sept cent trente... : Sept ans plus tôt, 1723, il y avait eu dans le Pays de Vaud, bailliage bernois depuis 1536, la tentative de soulèvement du Major Davel ! Le Major Davel, qui se plaignait entre autres [1] que « le pays et ses habitants devenaient plus pauvres de jour en jour. (Qu') on réduisait à la dernière misère les veuves et les orphelins. (Que) les procureurs (...) allaient saisir sur les champs la récolte des misérables campagnards, avant même qu'elle fût recueillie », etc.

Or de tout cela, Rousseau ne dit pas un mot : ni en 1756-1758, quand il écrit la *Nouvelle Héloïse,* ni dix ans plus tard dans ses *Confessions.* Au contraire, le passage du roman que nous citons plus haut marque fortement le thème central : Vaud, « pays de liberté ». En face de la Savoie, qui relève d'un seigneur, d'un duc, le Pays de Vaud offre « le doux spectacle de la liberté ». De cette liberté, les fruits sont l'abondance, le bonheur, les villes nombreuses, des « rives riches et charmantes », un « tableau ravissant ». Pas plus Saint-Preux que Rousseau lui-même ne semblent avoir conscience du statut particulier du Pays de Vaud, non pas canton de la Confédération, mais bailliage, colonie en quelque sorte, dépendant de la métropole bernoise.

Et non seulement il est très arbitraire de voir dans le Pays de Vaud une terre de liberté, mais l'on est en droit de se demander s'il était florissant. Par ailleurs, l'idée d'attribuer la relative pauvreté du Chablais à son gouvernement est elle aussi discutable. « Pays non moins favorisé par la nature », écrit le romancier. Il apparaît au contraire que l'exposition au nord de la côte savoyarde, et pour la région d'Evian - Saint-Gingolph, qui fait face à Vevey, la proximité des montagnes, pourraient bien être pour quelque chose dans la différence qu'il croit constater.

Tout cela, Rousseau ne le voit pas. D'où l'on pourrait conclure — soit que la misère n'était pas aussi grande que le Major Davel le prétendait (ce qui expliquerait pour une part l'échec de sa tentative et le fait que sept ans plus tard, on n'en parlait plus, apparemment) ; — soit que MM. de Berne s'empressèrent de porter remède à une situation dont ils avaient reconnu le caractère « explosif », à telle enseigne qu'en 1730 (et plus encore en 1744 et en 1754), la contrée pouvait donner l'impression d'être une terre de liberté ; — soit enfin,

---

[1] Selon Juste Olivier : *Le Major Davel,* qui se réfère de son côté à l'*Histoire de Berne* de Tillier.

bien sûr, que Rousseau n'a pas su voir. Et il est vrai qu'en 1730, il n'avait que dix-huit ans. Toutefois, dès l'année suivante 1731, se rendant de Paris à Lyon [1], il témoigne d'un regard singulièrement pénétrant, notant la misère, au moins apparente, du paysan français, guetté par des impôts de toute espèce. On peut donc estimer que, pour une part tout au moins, s'il n'a pas vu, c'est qu'il se laissait guider par un schéma préconçu, par un *mythe* : celui de « la Suisse » (une entité, une idée, et non pas une réalité diverse et variant d'un canton à l'autre — de même qu'il y a une « France éternelle » dont on sait assez qu'elle ne correspond pas toujours à la France historique et contingente), « la Suisse, terre de liberté ».

Et l'on discerne quelques-unes des raisons qui ont pu mener Rousseau à concevoir son « mythe » : en dehors de celles qu'il donne lui-même — non seulement « la beauté du spectacle », mais encore « je ne sais quoi de plus intéressant » (...) « une impression composée du souvenir de Madame de Warens qui y est née, de mon père qui y vivait, de Mlle de Vulson qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis » — « quelque autre cause encore, plus secrète et plus forte » [2], peut-être le caractère idyllique de la contrée, avec ses laboureurs, ses pâtres, ses vignerons ; peut-être aussi les eaux bourbeuses du Rhône, que le romancier relève dans le même chapitre, mais « qui semble craindre de souiller (...) le cristal azuré du lac » [3].

Impression de pureté, que nous allons retrouver chez Victor Hugo. Peut-être aussi, mystérieusement liée à la première, impression de fertilité — au contraire de Voltaire qui y voit d'abord le pays des neiges éternelles : inversement, Saint-Preux ne trouvera à Paris que vide stérile : « J'entrai avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos ne m'offre qu'une solitude affreuse, où règne un morne silence. » [4]

Quoi qu'il en soit, c'est à juste titre que Bernard Guyon se demande si Rousseau n'a pas participé à un mythe. « Ce ne serait pas le premier, écrit-il. Nous savons bien depuis Proust que les vrais paradis sont ceux que nous avons perdus. » [5]

---

[1] *Les Confessions,* Livre IV.
[2] *Les Confessions,* Livre IV.
[3] *La Nouvelle Héloïse,* IV, 17.
[4] Lettre à Julie, Deuxième partie, lettre XIV.
[5] *La Nouvelle Héloïse,* édition de la Pléiade, p. 1635.

Venons-en à l'auteur de la *Légende des Siècles.*

Ses rapports avec la Suisse remontent à 1825, et au voyage qu'il fait en compagnie de Nodier. Il y revient avec Juliette Drouet en 1839 et 1840 [1], puis encore trente ans plus tard, à l'occasion du Congrès de la Paix de 1869 ; enfin en 1883 et 1884, séjournant notamment à Villeneuve, où l'aperçoit le jeune Romain Rolland !

Ses premières impressions sont, pourrait-on dire, de nature essentiellement « pittoresque ». Qu'il décrive la chute du Rhin à Schaffhouse ou la vue qu'on a du Righi, les adjectifs hyperboliques se succèdent. Tout est « grandiose », « terrifiant », « inouï » :

« A l'endroit le plus épouvantable de la chute, un grand rocher disparaît et reparaît sous l'écume. Comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans [2] de cette douche effroyable. » [3]

Quant à la vue qu'on a du Righi, elle est « invraisemblable », la perspective en est « impossible ». « C'est un choc d'exagérations absurdes et d'amoindrissements effrayants ». Bref, « le paysage est fou ». Toutefois, conformément à son génie, Hugo n'en demeure pas longtemps à ces impressions, qui bientôt se chargent de symboles et s'organisent en mythe.

De nouveau, nous nous contenterons d'examiner un passage du poème de la *Légende des Siècles* consacré à la Garde impériale suisse et aux mercenaires : *Le Régiment du Baron Mardruce,* de février 1859.

On connaît l'argument : voyant passer les hallebardiers suisses, « l'aigle orageux de l'espace » s'indigne de ce que des hommes libres puissent se mettre au service de la tyrannie. Mais la Suisse ne saurait faillir à sa mission « éternelle » : elle se retrouvera au jour dit du parti de la Liberté :

L'Helvétie est sacrée, et la Suisse est vivante ;
Ces monts sont des héros et des religieux ;
Cette nappe de neige aux plis prodigieux
D'où jaillit, lorsqu'en mai la tiède brise ondoie,
5 *Toute une floraison folle d'air et de joie,*
Et d'où sortent des lacs et des flots murmurants,
N'est le linceul de rien, excepté des tyrans.
Gloire aux monts ! Leur front brille et la nuit se dissipe :

---

[1] Ces deux voyages lui donneront la matière de son livre intitulé *Le Rhin.*

[2] On est étonné de voir Hugo laisser passer une telle expression, en plein dix-neuvième siècle, à une époque où l'on se faisait sur l'âge de la terre une idée plus exacte.

[3] Cf. *Le Rhin,* passim. De même pour les citations suivantes.

C'est plus que le matin qui luit ; c'est un principe !
10 *Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs,*
Qu'on prend pour des rayons, sont des libérateurs ;
Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données :
Aux Alpes Stauffacher, Pélage aux Pyrénées !

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot
15 *Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut !*
Puisqu'elle a sa montagne et qu'elle a sa cabane.
La houlette de Schwitz qu'une vierge enrubanne,
Fière, et, quand il le faut, se hérissant de clous,
Chasse les rois ainsi qu'elle chasse les loups.
20 *Gloire au chaste pays que le Léman arrose !*
A l'ombre de Melchtal, à l'ombre du Mont-Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
Sa blanche liberté s'adosse au firmament.
Le soleil, quand il vient dorer une chaumière,
25 *Fait que le toit de paille est un toit de lumière ;*
Telle est la Suisse... [1]

Texte plus remarquable, encore, que le fragment de *la Nouvelle Héloïse* que nous venons d'examiner ! Le thème de la liberté y est repris tout au long, mais joint à d'autres thèmes, les uns que nous avons déjà rencontrés, les autres originaux : la « blanche liberté » de la Suisse (v. 23) s'adosse au firmament ; c'est un pays où les jours « sont des libérateurs » ; où la neige est le linceul « des tyrans » ; un pays qui « chasse les rois » ; le pays de Stauffacher, en un mot, c'est-à-dire d'un héros de la liberté.

Mais voici d'autres thèmes : cette liberté dont la Suisse est le symbole, elle est « blanche », et c'est à la fois à cause, sans doute, de « cette nappe de neige aux plis prodigieux » (v. 3), de « ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs » (v. 10) ; peut-être de la couleur du lait, que la Suisse obtient de sa vache (v. 22) ; assurément de sa « pureté » — la « vierge fière » (v. 18) et le « chaste pays que le Léman arrose » (v. 20)... [2] Voici donc réunies les trois idées de

---

[1] *La Légende des Siècles,* XXXI : *Dix-Septième Siècle. Les Mercenaires,* II.

[2] Faut-il rappeler ce passage des *Misérables,* où Cosette et Marius sont comparés à deux cygnes se rencontrant sur la Jungfrau ? (Et que dans ses *Carnets,* chaque fois qu'il a contemplé la nudité féminine, et plus exactement un torse féminin, Hugo note ce simple mot : « Suisses », sans qu'on puisse savoir si le pousse l'idée de blancheur, de pureté, de lait... ou la ressemblance avec la courbe d'une colline !

montagnes neigeuses, de liberté et de pureté, d'innocence, qui distinguent la « personne » Suisse. De ces trois idées, d'autres découlent ou s'y rattachent :

— La liberté est le fruit d'une conquête, d'un combat, dans lequel les montagnes jouent un rôle qu'on a maintes fois souligné. Ainsi donc, ces monts « sont des héros » (v. 2) ; ce sont de « fiers sommets » (v. 12), à qui il est tout naturel de prêter des sentiments [1]. Mais ce sont aussi « des religieux » (v. 2), et l'Helvétie est « sacrée » (v. 1), car la liberté est « un principe » (v. 9), c'est l'un des « immortels principes de 89 » ou si l'on préfère de la Révolution, qu'un autre romantique, l'historien Michelet, définit comme la « résurrection du Droit, la réaction de la Justice », c'est-à-dire à peu près comme l'avènement du Royaume de Dieu ici-bas.

— La pureté pourrait appeler l'idée de stérilité — et de fait, c'était bien le cas chez Voltaire, qui vient s'installer « au pied des Alpes », « au milieu des neiges » ; et de fait encore, c'est une idée que nous voyons parfois partie composante du mythe de la Suisse : pays de la Croix-Rouge, de l'asepsie, d'une propreté un peu stérile, d'une neutralité qui la met en marge de l'Histoire et de ses grands courants féconds... Mais si la neige implique l'idée de pureté, elle contient aussi celle de l'eau ; elle *est* de l'eau, sous une autre forme. A partir de quoi, nous aboutissons tout au contraire à l'idée de fécondité : cette neige « n'est le linceul de rien, excepté des tyrans » (v. 7) — elle joue donc son rôle dans le grand combat pour la liberté — mais pour le reste, c'est d'elle que jaillit « Toute une floraison » (v. 5) ; c'est d'elle que « sortent des lacs et des flots murmurants ». Dès lors s'imposent des sensations de chaleur et de lumière (« brise tiède », « gloire », « brille », « luit », « rayon », etc.), et par-delà de bonheur (« air », « joie », « enrubanne »), et par-delà de jour, de jour qui vient (« aube », « matin »). Or qu'est-ce que le jour qui vient, sinon l'approche de la Révolution, la montée irrésistible du progrès, l'arrivée des « lendemains qui chantent » comme dira Aragon ? « La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot... » [2] « Gloire aux monts ! leur front brille et la nuit se dissipe » : nous voici revenus au thème de la liberté héroïque, avec un vers dont il est difficile de dire si les deux verbes « brille » et « se dissipe » sont simultanés,

---

[1] Pour Michelet, le Gotthard est un bon géant qui veille sur l'Europe et sur ses réserves d'eau.

[2] Vers qui figurait sur une affiche du parti socialiste-chrétien en 1937, avec ce commentaire à peu près : « Quelle Suisse ? Celle qui dépense des millions pour l'armement ? Votez NON. »

ou si le second n'est pas plutôt la conséquence du premier : la nuit se dissipe — la nuit chronologique, mais aussi morale, politique, la grande nuit du Moyen Age ! — parce que le front des monts brille, grâce à leur intervention décisive...

— Enfin les montagnes sont la patrie des pâtres, c'est-à-dire d'hommes simples, restés en contact avec la nature et plus proches de Dieu [1]. La Suisse est grande, parce qu'elle est pauvre (v. 15). Elle a « sa cabane », sa « chaumière » dont « le toit de paille est un toit de lumière » (v. 25). Or vivre simplement, c'est être heureux et vertueux, nous assure Rousseau ; et c'est renoncer aux guerres d'agression, qui ne sont possibles qu'aux régimes monarchiques, ajoute Montesquieu : « La Suisse trait sa vache et vit paisiblement. » (v. 22).

Que conclure des remarques qui précèdent ? « Mythe : expression poétique et imagée d'une vérité. » De Rousseau à Hugo, nous voyons ce mythe se préciser :

La Suisse est un pays de montagnes — voilà qui n'est guère contestable — mais ces montagnes ont une âme; ce pays a sa volonté. C'est ainsi que chez Jean-Jacques, la terre « prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes ». A-t-elle un faible pour ces peuples, qui ont su conquérir leur indépendance ? En tout cas, « elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté ». De son côté, Hugo ne s'embarrasse pas de telles précautions oratoires : « La Suisse » (et non pas le Suisse !) « vit paisiblement »... « A l'ombre de Melchtal, à l'ombre du Mont-Rose ». Et par ce vers qui juxtapose l'homme et la montagne, à tel point que celui qui ne connaîtrait pas l'histoire des Waldstaetten pourrait penser que Melchtal est lui aussi un sommet, il anime la montagne, qui par contrecoup se trouve promue au rang de géant tutélaire et bienfaisant.

La Suisse est terre de liberté, où l'homme peut enfin mener cette vie simple et vertueuse qui seule peut lui garantir le bonheur : au laboureur, au pâtre, au vigneron de Rousseau correspondent la houlette, la chaumière, le toit de paille de Hugo ; au cristal azuré du Léman (hélas !...) que goûte par-dessus tout Rousseau répond le chaste pays que ce même Léman arrose.

Enfin, malgré ses glaciers (symbole de pureté), et grâce à sa liberté, la Suisse est féconde : le « sein fertile de la terre » du premier annonce la « floraison folle d'air et de joie » du second !

---

[1] Les montagnes de Rousseau ! Et le « bon sauvage » ! Sans compter toute une littérature « clubalpestre »...

A la fin du XVIIIe siècle, à l'aube du XIXe, la sensibilité européenne et française découvre la beauté des Alpes. Et la pensée européenne tente de s'assimiler les notions de liberté, d'égalité politique et sociale, de bonheur terrestre promis à tous les hommes (« Le bonheur est une idée neuve en Europe », s'écriera Saint-Just du haut de la tribune de la Convention nationale), de « Révolution ». On commence de gravir les sommets des montagnes ; on expérimente différentes formes de régime démocratique, libéral ou socialiste. Or la Suisse était une « démocratie », et elle était tout entière dans les montagnes. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle offre aux hommes du siècle des Lumières, puis aux romantiques — de Rousseau à Hugo, il n'y a guère, en fin de compte, que la différence des mots, de la relative mesure, de la relative retenue de l'un à la prodigieuse luxuriance, véritablement baroque, de l'autre — comme une image de leur idéal, comme une réalisation de leurs utopies, comme une incarnation : un autre Eldorado, une autre « Grèce antique », peuplée non plus de « calos cagathos », mais de bergers ; un mirage (pas oriental celui-là), un *mythe*.

Jeanlouis CORNUZ.